

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: :: ::

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 9

MONTRÉAL : 17 JANVIER 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No 10

LA RELIGION DU SOUVENIR

C'est un médecin exemplaire en même temps qu'un professeur émérite qui disparaît dans la personne du Dr Hervieux...

C'est avec un sentiment d'indéfinissable émotion qu'on lit dans la dernière livraison de "l'Union Médicale": "Durant le cours du mois de septembre le VI congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord siégera à Montréal sous la présidence du professeur Hervieux", et tout naturellement nous revenions à la mémoire, mélancoliques et pleins de grandes leçons, ces vers du poète :

...demain, c'est la grande chose,
De quoi demain sera-t-il fait?...

Celui, en effet, qui devait présider les assises de septembre prochain, après avoir contribué pour une très large part à les organiser; celui sur lequel les congressistes de demain comptaient le plus pour diriger les délibérations et pour les représenter avec honneur, par le prestige de sa haute personnalité devant le monde médical en attente; celui dont la constitution robuste semblait devoir dompter la plus implacable maladie; celui enfin à qui un confrère adresse délicatement des vœux de rétablissement, est mort au cours d'un voyage tourmenté, et ceux qui s'apprétaient à fêter son retour, à lui prodiguer encore avec une touchante assiduité les attentions que leur inspirait la profonde amitié et la sincère admiration qu'ils avaient pour lui, sont venus heurter brutalement leur affection et leurs espoirs contre un cercueil...

Le professeur Hervieux emporte avec lui les regrets unanimes de ses confrères et de ses anciens élèves; sa disparition laisse dans la profession médicale et à l'Université Laval un vide difficile à combler.

Nous ne saurions faire de lui un plus bel éloge, comme médecin et comme professionnel, qu'en résumant les paroles que nous adressait la semaine dernière son successeur probable à la chaire de Pathologie Interne. L'émotion mal contenue du Dr. Lesage et le silence lourd qui se fit dans la grande salle des finaux quand, d'une voix qu'il s'efforçait de faire assurée, il nous annonça la fatale nouvelle: "Hervieux est mort", donnaient à la circonstance un cachet de poignant solennité. Chacun comprit en effet que la faculté venait de perdre un de ses membres les plus dévoués, et qu'une de ses voix les plus autorisées s'était tue à son conseil.

Après nous avoir retracé dans ses grandes lignes la carrière du défunt, le Dr. Lesage met en relief ses qualités maîtresses: sûreté du jugement, acharnement au travail, esprit d'observation, qualités sans lesquelles on ne fait pas un bon médecin. Hervieux, dit-il, possédait en plus le sentiment de la délicatesse confraternelle; il comprenait en effet ce que doit être la solidarité professionnelle. C'est ce qui lui valait, avec la connaissance parfaite de son art, l'honneur d'être appelé journallement en consultation, par des confrères que déconcertaient des cas difficiles.

Mais si le Dr. Hervieux fut un homme d'étude consciencieux et un professionnel toujours prêt à aider—"sans chausser ses bottes ni se déshabiller"—qui avait recours à ses lumières, il fut aussi un homme d'idéal et un homme d'action, un soldat des bonnes causes. Sa constante ambition était celle de travailler à l'avancement de la science médicale au Canada. C'est ainsi qu'il dirigeait, avec un groupe d'amis que son zèle aiguillonnait, l'"Union Médicale du Canada". Il avait été un des fondateurs de

la Société Médicale de Montréal, dont les études ont une si salutaire influence sur l'opinion scientifique dans notre pays. Et, dernière preuve de son infatigable activité, la mort est venue le surprendre sur la brèche: il travaillait à la préparation de ce VI congrès médical d'Amérique quand la maladie, qui le minait sournoisement depuis longtemps, lui porta le coup fatal.

Nous nous habituerons difficilement à son absence, dit en terminant le Dr. Lesage, espérons que son souvenir nous reconfortera dans notre douleur...

Tels sont les sentiments de la profession médicale à l'égard de celui qui consacra sa vie et le meilleur de lui-même à la servir. Mais la perte de cet homme éminent est aussi un grand deuil pour l'université dont il était un des administrateurs les plus actifs, un des professeurs les plus aimés.

Le Dr. Hervieux était un de ceux qui avaient le plus à cœur la prospérité de notre université. Le discours qu'il fit l'an dernier au banquet de la "Maison des Étudiants", en témoigne suffisamment: "L'Université, disait-il, est le boulevard de la nationalité, car elle forme les professionnels qui sont à leur tour dans le monde les auteurs de la formation sociale. Il importe donc que le véritable esprit universitaire règne d'abord chez nous, si nous voulons qu'il se répande dans notre entourage..." Voilà la manière ouverte dont il exprime son opinion sur l'esprit qui devrait animer les gouverneurs de notre grande institution et tous ceux qui s'intéressent à elle.

Et quand il s'agit d'encourager des initiatives plus humbles, le Dr. Hervieux nous prouve encore à la fois l'intérêt qu'il porte à ceux qui, bien qu'étant les parties inférieures de ce grand tout qu'on appelle l'université, en sont cependant la masse compositante, sont sa seule raison d'existence, je veux dire les étudiants. Ces derniers ont maintenant un organe qui les unit, qui tour à tour exprime leur enthousiasme, chante leur gaieté, revendique crânement leurs prérogatives... ou traduit discrètement leur tristesse. Si vous interrogez les ouvriers de la première heure, ceux qui furent les pionniers de l'oeuvre, peut-être vous répondraient-ils que leur opiniâtreté à la besogne, que leur énergie de vieille bête de somme rievée au timon, ils la puisaient dans les conversations familières qu'ils avaient avec des conseillers toujours bien accueillants; peut-être vous diraient-ils que c'est dans ces consultations... gratuites, qu'ils retrempeaient leur courage abattu, et refaisaient leurs forces épuisées; peut-être vous nommeraient-ils ces personnes qui, pour se tenir modestement à l'écart, n'aidaient pas moins l'entreprise commune en ouvrant aussi largement l'un que l'autre leur coeur et leur bourse!... Mais insister plus longtemps sur ces souvenirs personnels serait sans doute indiscret, et, tout agréable qu'il nous soit de les rappeler, passons.

Disons enfin que le Dr. Hervieux, soldat des bonnes causes un peu sur tous les terrains, fut en plus un professeur idéal. Ceux qui ont eu l'avantage de suivre assidûment ses conférences le voient encore à la tribune: une forte moustache noire souligne la mâle énergie de ses traits; une calvitie prématurée témoigne de son travail intellectuel intense, et la ligne ronde très accentuée qui encadre sa paupière inférieure est le stigmate du mal qui le rongea. La sobriété et la précision de son geste, la correction de son langage, les fines saillies dont il agrémentait ses cours faisaient les délices de ses élèves. Il se plaisait à s'appeler modestement—comme son successeur du reste—notre collaborateur et notre ami, et malgré que sa grande expérience lui donnât amplement le droit de le porter, il dédaignait le titre de professeur et maître. L'humilité est l'apanage du réel mérite et l'aurore du vrai savoir...

"C'est un médecin exemplaire en même temps qu'un professeur émérite que nous perdons", répétons-nous à la suite de ses collègues affligés.

x x x

C'est au mois de juin 1911. Le Dr. Guinard, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, vient de tomber sous la balle d'un maniaque. Dans la chapelle ardente où repose son corps trois jeunes filles sont agenouillées et prient. Ce sont des vendeuses de la "Croix-Rouge", venues à l'Hôtel-Dieu pour offrir la petite fleur bleue, frêle symbole du souvenir patriotique qui embaumait Paris d'un parfum de charité et d'espérance. Le hasard d'une rencontre amie les a conduites devant le cercueil du Dr. Guinard. Soudain, mues par une noble pensée, elles se lèvent et discrètement elles épinglent la petite fleur sur la poitrine du mort à côté de sa croix d'honneur.

Celui que nous pleurons n'a pas eu une fin aussi sensationnelle, aussi inattendue, mais le désarroi que cause son absence dans les rangs de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, à distance ou dans l'intimité, est aussi grand, et tout discrètement, nous aussi nous déposons sur sa tombe avec la couronne de nos regrets la fleur qui ne se flétrit jamais, la fleur du souvenir.

Gustave LACASSE.

Euchre et Bal

Les étudiants en Droit et en Loi sous le haut patronage de M. le juge Honoré Gervais, et de Madame Gervais, donneront un euchre-bal, vendredi le 31 janvier 1913 à 8.30 p.m., à la salle Stanley, 96 rue Stanley. Encourageons-les!

Rectification

C'est par erreur que l'article sur Henri Barbois, paru dans notre dernier numéro, a été attribué à M. Henri Parizen. Il faut substituer à ce nom celui de M. Henri Rougeon.

—Bon pour un brick d'avoir beaucoup voyagé; mais pour une femme, c'est différent. En général, celles qui ont vu tant de pays en font beaucoup voir aux autres.—ALPHONSE DAUDET.

MON REVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon coeur, transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant

Est-elle brune, blonde ou rousse?—Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul VERLAINE.

Papa Langlois

Papa Langlois tenait à bien finir l'année. Et pour ce faire, dans un des derniers numéros de son journal, il a fait servir à ses lecteurs la dixième édition du fameux parallèle McGill-Laval ou Laval-McGill. C'est devenu chez lui une véritable marotte. Le dépit y est pour quelque peu, de voir que les chers fils soumis et obéissants n'ont pas mordu à l'hameçon qu'il leur tendait, afin de les sauver de l'enlèvement final. Je ne sais si M. Langlois aimerait à se faire traiter de castor. Il a si souvent baptisé de ce nom certains hommes honorables qu'il aurait mauvaise grâce de se froisser, si quelqu'un le baptise à son tour de ce nom.

Mais du castor, M. Langlois n'a que la dent; et l'on sait qu'il est de toute nécessité pour le castor de ronger toujours et de toujours aiguïser ses crocs quelque part. De même pour M. Langlois. C'est devenu chez lui une nécessité de donner régulièrement un coup de dents à l'Université Laval ou aux étudiants.

De temps à autre, il y a variante. Tantôt c'est le côté matériel qui est battu en brèche, parfois avec raison. Tantôt, c'est le système éducationnel qui subit la morsure et parfois enfin, ce sont les chers fils soumis et obéissants que morigène Papa Langlois.

Qu'est-ce qui nous a valu cette prédilection qui nous lèche? Mystère.

Sans doute, notre chère Université, n'est pas aussi belle, ni aussi luxueuse que nous la voudrions. Ce n'est qu'avec beaucoup de temps et encore plus de patience que nous avons fini par faire digne figure. Si nous n'avons pas mieux, si nous n'avons pas les grands jardins de jeux, qui font l'orgueil de nos camarades anglais, ni les beaux édifices groupés en un même endroit, si nous n'avons pas les collections, ni la bibliothèque, ni les appareils, qui bien trop souvent ne font qu'orner les vitrines plutôt que les cerveaux, à qui la faute? A nos compatriotes, millionnaires ou demi-millionnaires, à tous nos Canadiens-français qui se sont enrichis durant les cinq dernières années, et qui ne donneront jamais cinq sous à l'Université. A tous ceux qui pour témoigner de leurs sympathies à l'Université Laval, et partant aux étudiants, sortent la main de leurs poches, pour nous souhaiter la bonne année, au lieu de nous signer un chèque à la Morgan ou à la Rockefeller. A qui la faute?

Mais à tous nos compatriotes, aveuglés de fanatisme, ou plutôt de snobisme, et qui ne trouvent rien de bon que chez les Anglais. A qui la faute?

Mais à ces bons journalistes, qui ne font que crier, critiquer, et jaser, comparer le faste du millionnaire avec la modestie du pauvre homme: bonnes âmes pour qui, la critique est devenue une seconde nature; gens, toujours bien intentionnés—M. Lan-

(Suite à la 2ème page)

Papa Langlois Conseils à la jeunesse

(Suite de la 1ère page)

glois proteste toujours de ses bonnes intentions.—qui ne recherchent qu'une chose, la petite bête noire.

Seulement si ces bons protecteurs que la loge nous a donnés, étaient aussi affamés de justice qu'ils le prétendent, ils pourraient faire remarquer que les lacunes matérielles sont fort heureusement compensées par les succès des hommes de valeur qui sont sortis de l'Université Laval. Juges, avocats, médecins, ingénieurs, que Laval a préparés, font honneur à la race, sans toutefois être tous des millionnaires. Même à la Rédaction du "Pays", il se trouve de fort bonnes plumes, dont les propriétaires se sont frottés aux bancs de l'Université, témoignage vivant, argement "ad hominem" (excusez le latin) que l'enseignement n'est pas si détestable. Et pourtant, M. Langlois ne s'est-il pas gaussé encore tout dernièrement de la façon dont on faisait passer les examens préparatoires à l'étude du droit? "C'était d'une simplicité d'enfant, c'était ridicule de ne pas exiger un peu plus de sérieux et surtout une meilleure connaissance de la langue française". Eh oui! et du même coup, ce bon M. Langlois talochait royalement un de ses plus précieux collaborateurs, dont le fiston, deux fois de suite bloqua ses examens à l'étude. Et ce jeune monsieur, se dit-on, n'est pas passé par nos collèges classiques.

Allons, messieurs les beaux parleurs, soyez pratiques pour une fois. Le "Pays" rapporte à son directeur de gros intérêts, parait-il. M. Langlois veut le bien des étudiants de Laval, il est prêt à tous les sacrifices: qu'il nous en donne la preuve.

Allons, papa Langlois, un bon mouvement, nous sommes encore à l'époque des étrennes. Signez-nous un beau chèque pour venir en aide à notre bibliothèque où à notre gymnase, et foi de Fils soumis, je vous promets que nous donnerons votre nom à notre premier cheval de bois.

UN FILS SOUMIS...

Coup de crayon

A Alexis Carrell.

(En 1950)

"Embrassez votre belle-mère que vous n'avez amenée si étiolée, le mois passé, cher monsieur", dit le grand chirurgien Pierre à un client de campagne. L'homme dévisagea la femme couchée devant lui, et partit d'un rire hête.

"Pas vrai! noôôn..." s'esclafa-t-il.

"Je vous assure, ma parole", reprit le grand chirurgien Pierre.

"Ca, les pieds de belle-maman?" demanda le paysan en se tâtant... l'oreille.

"Ah, pour cela, oui. Nous les avons modifiés. Les pieds que vous voyez, ont été changés. Nous les sciamés un matin, avant dîner et en greffant d'autres à la place. Notre technique est si parfaite qu'il est impossible de voir une égratignure. La paralysie est le seul inconvénient. Opération splendide, splendide!"

"Mais, la chère femme avait les mains et les bras blancs quand elle les lavait".

"Certainement, ils ont été aussi changés. Ces membres, monsieur, sont ceux d'un pugiliste noir, qui mourut malheureusement sur la table d'opération.

"Ma belle-maman n'avait que deux poils gris en croix sur la tomate".

"La chevelure est neuve, nous l'admettons, nous l'avons échangée contre celle d'un carabin chevelu de bonne volonté.

"Elle ne me reconnaît plus.

"C'est fort possible, après tout. Le cœur, le foie, les reins et une partie du cerveau ont été renouvelés par des organes correspondants. Mais, en dehors de ces détails infimes, c'est la même femme.

L'ignorant paysan branla la tête et tourna les talons.

"C'est peut-être ben la même femme", dit-il, pas trop fâché. "mais... ma belle-maman, non!"

Ah! ces sacrés chirurgiens.

POINTE-SECHE.

—Devenir amoureux n'est pas difficile, c'est de savoir quand on l'est.—ALFRED DE MUSSET.

PAR MONSIEUR GABRIEL HANOTAUX

J'écris ces conseils pour la jeunesse en songeant aux adolescents,—jeunes gens et jeunes filles,—qui ont déjà atteint l'âge d'au moins quatorze ans; car il faut qu'ils aient assez de raison et d'application pour les lire, et les comprendre. Il faut aussi qu'ils aient déjà la préoccupation du meilleur usage à faire de leur existence.

Mais j'écris en même temps, pour les pères et les mères; car la jeunesse ne peut rien faire sans les parents; elle a besoin de s'appuyer sur eux pendant de longues années.

L'avenir se prépare par la collaboration de ces deux affections, celle des parents pour les enfants, celle des enfants pour les parents; qu'ils s'habituent donc, les uns et les autres, à y réfléchir ensemble.

Vers l'âge de quatorze ou quinze ans, l'adolescent s'aperçoit qu'il naît en lui une certaine velléité d'indépendance; il commence à voir les choses à son point de vue; il se prend à raisonner pour son compte. Précieux indice: la personnalité se forme. Parents, soyez attentifs et ne négligez rien des révélations que la jeune âme vous livre, comme une fleur au printemps son premier parfum.

Mais, vous, jeunes gens et jeunes filles, commencez à réfléchir sur ce que vous ressentez; car toute tendance de l'instinct doit être contrôlée et redressée par la raison.

L'art de la vie consiste en une heureuse adaptation des facultés naturelles au milieu social. Vous sentez vivement ce que vous éprouvez; vous voudriez conquérir ce que vous désirez; très bien: l'ambition est une force. Mais, la société va se mettre en garde contre votre esprit de conquête. De là, vos premières luttes, vos premières peines et, s'il s'agit du cœur, votre premier roman.

Que de larmes, parfois, à la suite de ce contact initial et de ces blessures imprévues! On croit tout facile, et la vie est une difficulté.

Ne vous découragez pas. Souffrir, c'est sentir qu'on existe. Plus tard, vous sourirez de vos chagrins juvéniles et vous en regretterez la douce amertume. Il y a un joli proverbe français sur les larmes de l'aurore:—

Pluie de matin

N'empêche pas le pèlerin!

"Il faut des hommes", voilà ce que je ne cesse de répéter aux jeunes gens et, s'il s'agissait des jeunes filles, je leur dirais: "Il faut des femmes".

Quand on débute dans une carrière, si l'on considère les longs efforts nécessaires pour réussir, la liste imposante des "arrivés" qui vous séparent du sommet, on croit que l'on n'atteindra jamais le but; on se demande combien dureront ces années de l'existence où l'on est "surnuméraire", c'est-à-dire en surnombre.

Mais, la nature, la fortune, le hasard, le cours des choses se chargent de faire la place et d'abolir les obstacles. La mort la maladie, la maladresse, la malchance fauchent dans les rangs supérieurs et l'on touche, parfois, la borne au moment où l'on désespère de l'atteindre.

Tous ceux qui ont l'expérience de la vie vous diront que ce qui manque, toujours et partout, ce sont des hommes. Quand on propose une affaire intéressante à un chef d'entreprise, il vous répond, infailliblement: "C'est très bien: mais trouvez-moi l'homme". Les hommes cherchent des hommes: la vie comme la foule, est une solitude d'hommes; ils se coudoient et ne se connaissent pas.

Mais comment se désigner à ceux qui recherchent? Comment attirer leur attention? Un seul moyen: se faire apprécier et se distinguer dans la besogne qui vous est échue: faire bien ce qu'on a à faire. Carrière dit qu'il n'a pas trouvé d'autre procédé pour gagner la fortune et la renommée.

Je dis souvent: mettez-moi à casser des cailloux: je les casserai avec tant d'application. J'alignerai si bien mes tas et mes "mètres", qu'on ne pourra pas ne pas se dire que je n'is faire autre chose. Tout le secret est là. Travailler pour travailler, et non pas pour le profit. Le profit vient par surcroît.

(La suite prochainement)

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates, Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'identité

Pour vos articles de

MERCERIES

n'oubliez pas le

"Royal Store"

271 Sainte-Catherine Est

Vous trouverez ici les chemises, cravates, sous-vêtements les plus choisis.

La maison tient en vente les faux-cols "Lion Brand" et un fameux chapeau. Spécial à \$1.50.

Etudiants, l'on fera une réduction libérale.

A. O. LUSSIER, Gérant.

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS.

288, rue Sainte-Catherine-Est.

MILLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis

J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est

DEOM & FREHE, 71, rue Sainte-Catherine-Est

C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine-Est (coin Saint-Denis).

NOUVEAUX DEPOTS

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale

M. GUENETTE, SENEAL, St-Denis

M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).

M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

Amis! N'oubliez pas MM. H. DESJARDINS ET CHARBONNEAU, 1202 Saint-Denis (Près Mont-Royal), qui offrent en vente des sacs de voyage, des valises et des articles de merceries. (Spécialité: points les plus grands). Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

Lakmé!

Il était là, notre ambassadeur, confortablement assis dans une loge, en compagnie de représentants d'autres... facultés.

En habit de soirée, plastron, lorgnon, contenance modeste et digne à la fois, il semblait avoir conscience du grand rôle qui lui avait été confié: représenter notre journal à la fête des Etudiants en Médecine, à l'Opéra. Autour de lui, en bas, en haut, l'assistance écoutait religieusement cette douce et navrante idylle de la fille d'un dieu aimée par un mortel qui l'alandonne ensuite...

Tous admiraient l'excellente conduite des étudiants juchés au poulailler, quand tout à coup, irrésistible, formidable, tonitruante, éclate une salve d'applaudissements et de bravos. "Que se passe-t-il?... Ces "anges", de leur paradis, venaient de reconnaître aux pieds de notre représentant une paire des élégantes chaussures que vend l'ami DUSSAULT, rue Ste-Catherine, près St-Denis... Et les applaudissements durent encore...

—Il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de les serrer contre son cœur.—FLAUBERT.

—L'homme voit plus loin que la femme; mais la femme voit plus clair.—MAX O'RELL.

—On aime à vingt ans à renverser les idoles.—EMILE BOUTROUX.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à

Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, étant affaies dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, étudiants, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne.

OXYGENE

Chimiquement pur pour l'usage médical

Fourni en cylindre avec inhalateur

Pharmacie Laurence

Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST

Près Sanguinet, MONTREAL

TELEPHONE: Bureau Est 5556

Rés. Est 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE

près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

"Rentiers en 20 Ans"

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé: \$700,000. Versements mensuels: 25 ou 50 centins.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements:

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

Chronique Universitaire

(1) RENTREE

Mercredi matin, le 8 janvier, les portes de l'Université s'ouvraient à deux battants pour la reprise des cours, en ayant l'air de nous dire: "Donnez-vous donc la peine d'entrer: la représentation va commencer"... et nous sommes entrés.

Fussions-nous exceptionnellement placés pour ce spectacle, qui va durer cinq mois, ce n'est pas sans quelque défiance que nous avons pris place à nos pupitres, car nous savons bien, que cette comédie nouveau genre ne se terminera pas, sans qu'il nous en coûte quelque chose: déboires, maladies, examens à reprendre, etc... etc...

On est tout à la fois triste et content d'être de retour: quoique l'on regrette un peu la vie chaude et réconfortante de la famille, on se sent heureux d'être de nouveau avec les amis et de se remettre à la tâche avec une nouvelle ardeur.

Etudiants, je voudrais que tous les bons souhaits qu'on vous a exprimés se réalisent: que vous ne connaissiez pas l'amertume de l'effort couronné par l'insuccès; que l'amour mette un peu de lumière, de calorique dans votre jeune vie, et jamais de soucis; que la somme de vos satisfactions l'emporte sur celle de vos regrets; que vous puissiez sans cesse savourer des joies délicates et prolongées; puissiez-vous, oh! puissiez-vous mener une vie sobre, sérieuse, bien remplie, au-dessus du terre-à-terre et fort supérieure aux médiocrités et aux bassesses courantes; enfin, je voudrais que vous ignoriez l'oisiveté et par conséquent l'ennui, car il faut apprendre pour être vraiment étudiant, à se moquer de l'ennui comme d'un couvent vide: ainsi, vous passerez heureusement les jours qui s'en viennent au-devant de vous, vos examens... et ainsi soit-il.

Jacques HERMIL.

AU FIL DES JOURS...

Chez les E. E. M.—Lakmé

Notre ami Paquette a mené à bonne fin l'organisation de sa soirée d'opéra de samedi dernier: nous aurions d'ailleurs été surpris du contraire...

Ce fut son chant du cygne—dès demain, il ne sera plus président des E. E. M.—il ne fut pas mélancolique ce chant, mais superbe et fier et il ne pouvait en être autrement si nous considérons l'oeuvre admirable qu'a accomplie le futur ex-président des chevaliers du scalpel, et surtout si nous nous rendons compte de l'éclatant succès qu'a eu cette partie d'opéra.

Deux mots sur les artistes et un mot sur les étudiants: Ceux-là n'ont pas démenti leur bonne réputation; Madame Scotney a été, avec justice, très applaudie et les autres aussi... Je ne parlerai pas de Conrad, car j'aime les tableaux où il n'y a pas trop d'ombre.

Quant aux E. E. M., ils se sont bien conduits, quoi qu'on en dise. Il faut considérer qu'il y a et doit y avoir une différence très notable entre les étudiants et... des momies.

Chez les E. E. D.

Une grande activité règne ici: le conseil, sous la direction habile de notre ami Ladouceur, travaille à assurer le succès du euehbal des E. E. D.; mon ami Bertrand m'affirme que cette soirée aura un cachet tout particulier de distinction et qu'elle sera un événement mondain de premier ordre.

x x x

Gérin-Lajoie, élève de première année, a "mérité" la bourse offerte par je ne sais trop qui, à l'élève le plus brillant sous tous rapports, de la faculté de droit, et qui permet d'aller étudier à l'Université d'Oxford, en Angleterre.

Notre ami fortuné fut E. E. D., durant quatre mois, c'est bien le cas de dire qu'..... "aux âmes bien nées"

"La valeur n'attend pas le nombre des années" Ces vers sont vieux et trop connus, diront beaucoup de gens. Peut-être, mais ils n'en sont pas moins bien placés ici.

J. H.

(1) Nous avons été obligés de remettre jusqu'à aujourd'hui cette chronique arrivée trop tard.

LA REDACTION.

"Le monde où l'on s'ennuie"

PAR E. PAILLERON

C'est un succès tranché, complet que cette fine comédie, si l'on en juge par l'accueil que lui a fait le public de la répétition générale de lundi soir. Les habitués de l'établissement gavés de mélo durant de longues semaines se sont reposés et égayés à ces saillies spirituelles, à ces situations fantaisistes et amusantes.

Seulement c'est Pailleron qui a triomphé tout seul, au National et il a une rude santé pour avoir pu résister victorieusement au sabotage qu'on lui a fait subir. Les acteurs encore tout imbus des tirades enflées et prolifiques des pièces prétentieuses et assommantes qui ont précédé, n'ont pu purger à temps leur imagination et leur talent des débris de cette littérature de camelotte et ils ont joué presque tous d'une façon vulgaire cette petite chose délicatement nuancée, cette pochade ingénieuse de Pailleron. Il pouvait difficilement en être autrement. Un artiste qui patauge dans le Dumas, risque de ne pouvoir interpréter spirituellement, la semaine suivante, une oeuvre doucement ironique et malicieuse qui ne demande pas un talent de bien grande envergure, mais simplement de la souplesse, de l'habileté, du goût et de la culture intellectuelle pour faire ressortir discrètement les détails pittoresques des caractères et le piquant des oppositions.

Ces qualités, les artistes du National les possèdent peut-être; malheureusement c'était à l'état latent, cette semaine.

Mais le public, vous exclamerez-vous scandalisés! Il a semblé goûter fort ce spectacle et n'a pas ménagé ses marques bruyantes de sympathie aux interprètes.

D'accord. Le public a applaudi; applaudi comme on ne l'avait jamais encore entendu applaudir, au National, et ces applaudissements inattendus ont surpris les artistes, comme une douche glacée, à en juger à leur mine stupéfaite, au troisième lever de rideau à la fin du second acte. Que conclure maintenant? Tout simplement que les spectateurs, marinés dans la liqueur saumâtre de G. Ohnet et de Jules Mary, étonnés d'entendre une pièce déliée, où fusent les bons mots et où s'épale plaisamment une belle humeur railleuse, de la comprendre ont applaudi vigoureusement à leur perspicacité, à leur belle intelligence. Ce soir-là, c'est leur amour-propre qui a triomphé, c'est leur niaiserie infatuée et contente qui fut ovationnée, grâce à Pailleron.

Les artistes n'y sont pour rien dans ce succès, c'est Pailleron qui est tout.

Bellac a trouvé en M. Chanot un interprète consciencieux et intelligent qui silhouette adroitement le type extravagant de Don Juan platonique continuellement embourbé dans des théories orgueilleuses et creuses comme des cruches.

M. Pelletier donne un Roger de Céran, un peu fatigué et ennuyé, un tantinet vieilli. La grande scène du 3me acte entre Suzanne et lui, fut savamment conduite. Sa voix chaude, colorée et son jeu scénique habile firent de cette scène la plus belle au point de vue dramatique.

M. Lombard esquisse un Paul Raymond trop dégingandé qui manque totalement de délicatesse.

On se croirait à l'audition d'un vaudeville déléuré ou d'une farce de foire.

M. Lombard fait de la caricature et M. Fillon, notre Fillon national, de la charge irraisonnée et excentrique. Je ne crois que St-Réault soit un rôle tellement ridicule qu'il faille l'interpréter d'une façon grotesque.

Mme Devoyod ne joue pas. Elle récite du commencement jusque à la fin de la même voix uniformément monotone de grosse marionnette.

Mme de Luys a un rôle qui semble l'amuser et ne pas du tout fatiguer son tempérament.

Mme Vhéry, fait une jolie et aguichante petite sous-préfète.

Mme Briant interprète avec discernement un rôle qui ne s'adapte pas du tout à son talent emporté et nerveux. Je ne vois pas pourquoi Mme Demons entre en scène à quatre pattes au 1er acte.

C'est disgracieux. Elle aurait très bien pu survenir gentiment sur la pointe des pieds tout en gardant son air amusé de petite gamine qui a passé l'âge de se traîner. Mme Demons comprend son rôle et le rend avec une conviction soutenue.

Il faut que cette artiste ait diablement du talent et de l'esprit pour faire oublier les

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 20 JANVIER 1913.

"LE PORTEFEUILLE ROUGE"

LE THEATRE - NATIONAL

SEMAINE DU 20 JANVIER 1913.

"LA BREBIS PERDUE"

autres qualités qui lui manquent. La beauté passe, le talent reste.

Mme Degraives n'a rien de ce qu'il faut à une actrice pour réussir. Elle est insupportable et agaçante.

Qu'est-ce qu'une personne de cet acabit peut donc fabriquer sur les tréteaux?

A quoi peut-elle s'attendre? A des pommes cuites. Le décor du 1er acte est soigné à tous les points de vue; celui du 3me est raté également à tous les points de vue.

Si les instruments étaient d'accord, l'orchestre serait excellent.

G. DELOBELLE.

Notre Feuilleton. No 8
JACQUES VINGTRAS
L'ENFANT
par Jules Vallés

(Suite)

LE COLLEGE

Le collège, il donnait, comme tous les collèges, comme toutes les prisons, sur une rue obscure, mais qui n'était pas loin du Martouret, le Martouret, notre grande place, où était la mairie, le marché aux fruits, le marché aux fleurs, le rendez-vous de tous les poils, la gaieté de la ville. Puis, le bout de cette rue était bruyant, il y avait des cabarets, "des bouchons", comme on disait, un paquet de branches, pour servir d'enseigne. Il sortait de ces bouchons un bruit de querelles, un goût de vin qui me montait au cerveau, et me faisait plus joyeux et plus fort.

Ce goût de vin, la bonne odeur des caves, —j'en ai encore le nez qui bat et la poitrine qui se gonfle.

Les buveurs faisaient tapage; ils avaient l'air sans souci, bons vivants, avec des rubans à leur fouet et des agréments pleins leur blouse; ils criaient, pour des ventes de cochons ou de vaches.

Encore un bouchon qui saute, un rire qui éclate, et les bouteilles trinquent dans les doigts du cabaretier. Le soleil jette de l'or dans les verres, il allume un bouton sur cette veste, il cuit un tas de mouches dans ce coin. Le cabaret crie, embaume, empeste, fume et bourdonne.

A deux minutes de là, le collège moisit, sue l'ennui et pue l'encre; les gens qui entrent, ceux qui sortent, éteignent leur regard, leur voix, leur pas, pour ne pas blesser la discipline, troubler le silence, déranger l'étude.

Quelle odeur de vieux...

C'est Mlle Balandreau qui m'y conduit. Ma mère est souffrante. On me fait mon panier avant de partir, et je vais m'enfermer là-dedans jusqu'à huit heures du soir. A ce moment-là, Mlle Balandreau revient et me ramène. J'ai le coeur bien gros quelquefois et je lui compte mes peines en sanglotant.

Mon père fait la première étude, celle des élèves de mathématiques, de rhétorique et de philosophie. Il n'est pas aimé du tout. Il a obtenu du proviseur la permission de

me garder dans son étude, près de sa chaise, et je suis là, piochant mes devoirs à ses côtés, tandis qu'il prépare son agrégation.

Il a eu tort de me prendre avec lui. Les grands ne sont pas trop méchants pour moi; ils me voient timide, craintif, appliqué; ils ne me disent rien qui me fasse de la peine, mais j'entends ce qu'ils disent de mon père, comment ils l'appellent; ils se moquent de son grand nez, de son vieux paletot, ils le rendent ridicule à mes yeux d'enfant, et je souffre sans qu'il le sache.

Il me brutalise quelquefois dans ces moments-là. "Qu'est-ce que tu as donc? Comme il a l'air nigaud".

Je viens de l'entendre insulter et j'étais en train de dévorer un gros soupir, une vilaine larme.

Il m'envoie souvent, pendant l'étude du soir, demander un livre, porter un mot à un des autres pions qui est au bout de la cour, là-bas... Il fait noir, le vent souffle; de temps en temps, il y a des étages à monter, un long corridor, un escalier obscur, c'est tout un voyage; on se cache dans les coins pour me faire peur. Je joue au brave, mais je ne me sens bien à l'aise que quand je suis rentré à l'étude où l'on étouffe.

J'y reste quelquefois tout seul, quand Mlle Balandreau est en retard. Les élèves sont allés souper, conduits par mon père.

Comme le temps me semble long. C'est vide, muet; et s'il vient quelqu'un, c'est le lampiste qui n'aime pas mon père non plus, je ne sais pourquoi: un vieux qui a une loupe, une casquette de peau de bête et une veste grise comme celle des prisonniers; il sent l'huile, marmotte toujours entre ses dents, me regarde d'un oeil dur, m'ôte brutalement ma chaise de dessous moi, sans m'avertir, met le quinquet sur mes cahiers, jette à terre mon petit paletot, me pousse de côté comme un chien, et sort sans dire un mot. Je ne dis rien non plus et ne parle pas davantage, quand mon père revient. On m'a appris qu'il ne fallait pas rapporter. Je ne le fais point, je ne le ferai jamais dans le cours de mon existence de collégien, ce qui me vaudra bien des tortures de la part de mes maîtres.

Puis, je ne veux pas que, parce qu'on m'a fait du mal, il puisse arriver du mal à mon père, et je lui cache qu'on me maltraite, pour qu'il ne se dispute pas à propos de moi. Tout petit, je sens que j'ai un devoir à remplir, ma sensibilité comprend que je suis le fils de galérien, pis que cela, de garde-chiourme, et je supporte la brutalité du lampiste.

J'écoute, sans paraître les avoir entendues, les moqueries qui atteignent mon père; c'est dur pour un enfant de dix ans.

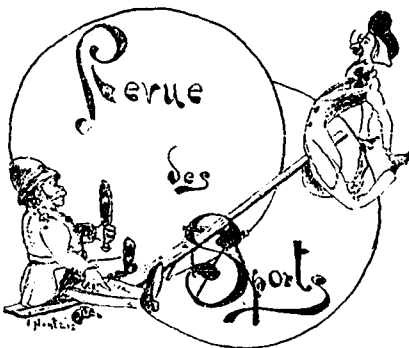
Il est arrivé que j'ai eu très faim, quelques-uns de ces soir-là, quand on tardait trop à venir. Le réfectoire lançait des odeurs de grillé, j'entendais le cliquetis des fourchettes à travers la cour.

Comme je maudissais Mlle Balandreau qui n'arrivait pas.

J'ai su depuis qu'on la retenait exprès; ma mère avait soutenu à mon père que s'il n'était pas une poule mouillée, il pourrait me fournir mon souper avec les restes du sien, ou avec le supplément qu'il demanderait au réfectoire.

"Si c'était elle, il y a longtemps que ce serait fait. Il n'avait qu'à mettre cela dans du papier. Elle lui donnerait une petite boîte, s'il voulait".

(A Suivre)



POURQUOI ILS N'EN FONT PAS

La mode est aux enquêtes. Une question devient-elle un peu d'actualité, vite on court interviewer M. Untel et M. Untel pour savoir ce qu'ils en pensent. Frappés du peu d'enthousiasme que montrent les étudiants à l'égard des cours de gymnastique institués cette année par la Maison des Etudiants, nous avons, nous aussi, fait notre petite enquête pour connaître les motifs de ceux qui s'abstiennent. De toutes les réponses que nous avons reçues, nous extrayons quelques passages bien caractéristiques que nous livrons à nos lecteurs.

× × ×

M. le Directeur,

Vous me demandez pourquoi je ne vais pas à l'Institut de Physiothérapie. Tout simplement parce que l'appartement où l'on nous entasse est trop exigü et mal ventilé. Les ouvertures y sont hermétiquement closes et l'on nous fait faire des exercices de respiration profonde! L'on nous fait respirer à pleins poumons l'air empuanté de la salle sans compter les poussières. On m'avait toujours dit que c'était anti-hygiénique, et je m'en suis bien rendu compte par moi-même. Voilà pourquoi je préfère rester chez moi à faire quelques mouvements, devant ma fenêtre ouverte, sans peureux ni lâches pour crier au courant d'air.

Bien à vous, etc. X... E. C. D.

× × ×

M. le Directeur,

Pourquoi ne vais-je pas à la culture physique? Parce que, selon moi, la méthode en usage ne donne pas de résultats satisfaisants. Les différents mouvements se font au hasard de l'inspiration, des goûts et des dispositions du directeur de l'Institut, sans qu'il s'occupe de nos besoins réels. Je conçois que les imbéciles qui ne viennent au gymnase que pour nous déranger, doivent embêter considérablement le docteur—ils nous ennuiant nous-mêmes beaucoup—mais enfin, il devrait avoir assez d'autorité pour tout mettre à l'ordre. N'étant pas satisfait de la méthode, je préfère m'en abstenir, parce que je crois que c'est du temps perdu.

Votre... A. ? E. E. M.

× × ×

M. le Directeur,

Je ne vais plus au Gymnase Lasnier, et ce, par économie, par économie de temps. J'y allais dans les premiers temps. La leçon annoncée pour 8 heures ne commençait qu'une heure plus tard, languissait. Point d'ordre, ni de discipline. Bref, nous ne pouvions sortir de là avant onze heures. La soirée était perdue pour l'étude, et comme nous n'avons que nos soirées pour étudier, j'ai dû abandonner. Aujourd'hui je pratique chez moi tous les jours certains exercices que j'ai appris dans des traités, je les fais suivre d'un bain et de quelques frictions, et je m'en porte très bien.

Tout à vous,

R... E. E. D.

× × ×

Nous donnerons d'autres opinions dans notre prochain numéro, et nous dirons ce que nous en pensons.

Jehan LASSERRE.



LE DOCTEUR LASNIER

"Rien de bon que la culture physique! Le "Culturiste" sera plus tard un grand homme..." Oui, mais contre une rebuffade du pylor, il n'y a que l'EAU DE RIGA. Voilà l'Amiel!

Une Manifestation

Mardi soir, les étudiants en médecine donnèrent l'épilogue de leur soirée théâtrale de samedi. La scène se passait devant l'édifice de la "Patrie", rue Sainte-Catherine. Le libretto avait été préparé par un reporter de la "Patrie", et publié lundi. Il s'agit de la conduite des étudiants à l'Opéra. C'est ainsi qu'il se lit:

"Très sages pendant la représentation de "Lakmé" cette belle oeuvre, les étudiants "ont, à leur habitude, pendant les entr'actes, manifesté leur joie collective à l'instar "de nos ancêtres les Peaux Rouges et les "trappeurs. Hurllements sauvages, cris variés de bête fauve, chants de guerre, tout "était complet".

× × ×

Les artistes se surpassèrent. Ce fut un vrai régal pour M. Joseph Tarte et son frère Ugène, ainsi que pour le nombreux personnel massé dans les fenêtres.

Après le Libéra, chanté par 300 étudiants, la procession défilait rue Sainte-Catherine, victime en tête; ce fut ensuite le sacrifice.

Un superbe mannequin, de haute taille, tout blanc, comme l'âme du reporter de la "Patrie", allait être brûlé vif, en expiation. Après l'avoir décapité, un bûcher fut préparé avec les "placards" du journal, puis, la flamme de la torche léchant le califourchon immaculé du bonhomme, ce fut une fusée vers le ciel. En un instant, la danse en rond s'organisa au beau milieu de la rue. C'était un "pageant" superbe. Les lueurs rougeâtres de l'incendie rappelaient bien les scènes sauvages qui se passèrent autrefois dans nos forêts canadiennes avec, pour héros, "nos ancêtres les Peaux-Rouges et les Trappeurs", tels que les avait rêvés le génial reporter.

Nous devons des félicitations à la force constabulaire qui a compris, pour une fois, le rôle que Concordia lui a confié. Elle n'a pas voulu jeter une note discordante au milieu de ces jeux innocents; elle en a été bien récompensée. En vingt minutes, tout était fini. Les tramways reprenaient leur cour-

se et Jos. Tarte s'en retournait digérer... la pilule.

Messieurs les boutons jaunes, nous sommes fiers de vous!

UN INCIDENT REGRETTABLE

AVANT-DERNIERE HEURE.—Au cours de la manifestation, une vitre de valeur a été brisée. L'auteur de cet attentat n'est pas un étudiant; nous en sommes sûrs. Les chefs avaient bien averti au départ, de ne pas embêter le public, et surtout de ne rien casser. Tous l'avaient promis.

Pour en avoir le coeur net, le directeur du journal, qui avait dépêché son plus habile reporter, ordonna à ce dernier de "filer" le criminel qui avait été vu et reconnu. Voici le résultat des recherches.

C'est un homme d'environ 40 ans; de petite taille, mais très musclé; doit fréquenter un gymnase; une barbe noire, en pointe, orne sa figure, qu'éclaircit deux yeux perçants, pleins de jeunesse. Mis assez pauvrement, nous pouvons assurer qu'il ne portait pas de chaussures Dussault; sa casquette gris-fer, ne venait sûrement pas de chez Sainte-Marie. Il mâchait de la gomme. Quand il se vit suivi par notre envoyé spécial, il tourna vivement à gauche, enfila la rue Sainte-Justin, et disparut dans le carrefour de la rue Charlotte.

Nos renseignements particuliers sont assez complets pour assurer l'arrestation du coupable, dont nous savons et le nom et les antécédents. Nous livrerons le dossier de cet homme à M. Jos. Tarte, s'il veut bien, nous envoyer un chèque de \$50 pour l'oeuvre de notre gymnase.

TOTO-CARABINE.

× × ×

DERNIERE HEURE. — La "Gazette" de ce matin, mercredi, prétend que c'est l'arrivée de la police qui a mis fin à la manifestation. C'est faux. Quand la "force" arriva, tout était consommé... et consumé.

TOTO-C.

La Renaissance Flamande

CONFERENCE DE M. J.-B. LAGACE

L'engouement des peintres flamands pour l'école italienne avait coûté bien cher à leur art: l'école de Bruges avait disparu; mais par contre, une autre s'était formée, celle d'Anvers qui, grâce à l'encouragement des princes et à la faveur populaire, se libéra par degrés de l'emprise italienne pour arriver à sa décisive et dernière incarnation dans un homme né pour comprendre les besoins de son siècle et se plier aux exigences de son milieu et qui, nourri de toutes les écoles et respectueux de la tradition, allait résumer en son oeuvre immense toutes les conquêtes de l'art de son époque, en se révélant le plus flamand de tous les flamands: Pierre Paul Rubens. Il revêt la livrée des apprentis, à Anvers chez Adam Van Noort puis chez Otho Voenius. A 20 ans, il est déjà regardé comme un grand peintre. Trois ans plus tard, il laisse Anvers, se rend à Venise puis à Rome où sa réputation l'avait précédé. Ses rares qualités d'homme du monde et de fin observateur lui méritent l'honneur d'être choisi par le duc de Mantoue pour remplir une mission diplomatique à la cour d'Espagne.

De retour de cette mission, il revient à Venise étudier sous Titien, Véronèse et Tintoret. Rappelé à Anvers par la mort de sa mère, il est reçu en triomphateur. Il épouse d'abord Isabelle Brant dont la mort arrivée en 1626 le plonge dans une profonde mélancolie. A cinquante trois ans il prend pour femme Hélène Fourment alors âgée de seize ans, dont la grâce et les tendresses ne parviennent pas à effacer le souvenir de celle qui avait partagé les années les plus laborieuses et l'on retrouve toujours, dans ses tableaux, à côté de la beauté de la blonde Hélène, le sourire malicieux de la brune Isabelle. Diverses ambassades en Angleterre et en Espagne lui sont par la suite confiées. Il emporte avec lui ses pinceaux et crée partout des merveilles. Un courtisan qui l'aperçut un jour, dans le palais de Whitehall, assis à son chevalet, s'écria: "Ah! l'Ambassadeur de sa Majesté s'amuse à faire de la peinture!"

—"Au contraire, reprit Rubens, c'est le

peintre qui s'amuse à faire de la diplomatie". Partout on l'accueille avec la plus grande faveur et il traverse tous ces accidents de la vie officielle sans être ni ébloui ni diminué dans son caractère. Les honneurs, les femmes, les richesses et les princes ne parvinrent pas à le corrompre. Il fait jour dans sa vie comme dans ses tableaux. En 200 toiles dont l'importance, les dimensions, la variété des sujets confondent l'imagination.

La vue d'un de ces tableaux produit l'effet d'un coup de soleil sur la nuque: elle éblouit, elle étourdit. Le ruissellement de toutes ces lumières blondes, de toute cette poussière de pierres précieuses et d'or fin, de tous ces chatouillements de satins et de soies froissées, de tous ces reflets de glaces polies et de chairs veloutées, trouble le regard et le grise. Cependant toutes ces taches claironnantes forment la plus suave des harmonies. Leur accord bruyant provient d'un savant mélange de nuances savoureuses répandues et baignées dans une atmosphère de cristal. A mesure que l'on pénètre plus avant dans les oeuvres du maître on voit que les ombres s'éclaircissent de plus en plus au point de sembler disparaître tant elles deviennent fluides, en quelque sorte translucides. "De ces vapeurs légères, les chairs lumineuses et les étoffes s'irradient en joyeux reflets: les peaux blondes baignent dans la tiédeur de l'air et malgré leur fraîcheur, ce n'est point le poli glacé de la porcelaine émaillée. La fine couleur conserve sa tendresse, sa résonnance, son moelleux. La nacre d'une gorge ou d'une hanche rayonne doucement sous le léger halo qui la réchauffe". Pour Rubens l'intérêt de la peinture n'est jamais en dehors de la couleur et de la vie. A sa couleur, il semble mêler du sang. Il obtient les effets les plus puissants par les moyens les plus simples: chez lui rien de compliqué. C'est un régal sain qu'il nous offre où tout l'être est de la fête, les sens comme l'esprit. Après la magie de la couleur, ce qui frappe le plus dans ses oeuvres, c'est un incroyable sang-froid. Tous les grands coups qu'il frappe n'ont rien d'impulsif et d'involontaire. Il est toujours

maître de sa pensée comme de son pinceau, gardant en toutes occasions son entière lucidité. On croirait qu'il s'emporte et s'abandonne, mais c'est avec la plus parfaite quiétude, sans fièvre comme sans hâte qu'il a jeté tant de passions, de joie folle ou de délire dans ses toiles. Outre par sa prodigieuse fécondité Rubens étonne encore par la non moins prodigieuse facilité avec laquelle il aborde tous les sujets qui peuvent se présenter à lui: tableaux de sainteté, d'histoire ancienne, de mythologie, combats, portraits, paysages, tous les genres lui sont familiers, il fait alterner les monstrueuses ripailles de la "Kermesse" avec les représentations les plus édifiantes de la Vierge et des Saints. "Mais où il triomphe, c'est dans ces pages pompeuses, grandioses, mouvementées où il représente les scènes héroïques de la religion et les luttes de l'humanité. C'est dans le magistral groupe de ces figures, dans la savante répartition de leurs masses, dans sa prodigieuse distribution de la lumière, dans le somptueux étalage des carnations opulentes et les draperies mouvementées dans l'extraordinaire mise en scènes des attitudes habilement contrastées, dans cette incroyable intensité de vie se traduisant en cris, en injures, en baisers, en crispations dont la furie désordonnée emporte tous les corps comme en tourbillon, c'est là qu'il faut chercher le secret de l'influence qu'il exerça et de l'autorité qu'il possède encore de nos jours".

Rubens se continua en un artiste qu'il avait formé: Van Dyck. La nature s'est complu à parer cet être d'élite de tous les avantages physiques et intellectuels: beauté, élégance, génie précoce, éducation unique. Il eut toutes les grandeurs qu'un artiste épris de son art peut ambitionner, mais il eut aussi toutes les défaillances d'un enfant gâté. Il traverse les salons aristocratiques de l'Angleterre semblable à Don Juan, promenant partout la mélancolie d'un coeur trop souvent épris. Sa santé finit bientôt par défaillir et il ne resta plus de ce beau jeune homme de 32 ans qu'une ruine qui croûta. Mauvais sujet adoré, calomnié, qui valait mieux que sa réputation, et à qui tout fut pardonné parce qu'il avait le don suprême de la grâce, de la beauté, du talent, parce qu'aussi il laissait une oeuvre immense, 1100 tableaux de toutes grandeurs. L'artiste chez lui n'a pas connu de déchéance et se montre toujours digne du génie qui habitait en lui. Il n'a pas la fougue de Rubens, mais il le dépasse en sentimentalité et en délicatesse. Cette distinction légèrement maniérée, cette grâce touchante, cette élégance native, ce charme séducteur émanant de toute sa personne passent en quelque sorte dans les portraits des beaux seigneurs et des grandes dames qui posent devant lui. L'école des grands portraitistes anglais se réclame de lui à justes titres (Lawrence, Reynolds, Gainsborough).

Van Dyck n'est pas le seul qui ait gravité autour de l'astre éblouissant de Rubens; il y a encore Jordaëns qui hérite de la venue du maître et affirme dans quelques tableaux religieux, des qualités précieuses de penseur et de coloriste; mais il ne se sent vraiment à l'aise que dans les scènes où il peut étaler sa bonne humeur tapageuse et rutilante.

On peut encore mentionner David Ténier, qui est le plus grand parmi les peintres de paysans, des fêtes villageoises, de buvieres et de diableries innocentes. Il passe sa vie dans les cabarets où il choisit ses types et ses sujets de tableaux. Sa vulgarité est rachetée par la finesse de son ironie qui fait le procès de la société de son temps. La grande époque de la peinture flamande est close. Le silence se fait dans les ateliers comme la solitude dans les rues de Bruges et d'Anvers. La fête flamande finissait comme toutes les fêtes, par une dernière fusée, et dans la nuit qui planait, seuls les grands artistes qui avaient traversé ce ciel maintenant noyé d'ombres, laissaient flotter une traînée de lumière qui rappelait encore les gloires d'antan, l'aube radieuse qui s'était levée avec Van Dyck sur Bruges, aujourd'hui "la morte", le jour éclatant qui s'était déversé avec Rubens sur Anvers, enfin l'illumination éphémère des Kermesses avec Ténier.

J.-B. D.

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fantoux.

Administration.—J. B. Mandeville

Adresse:

"L'Étudiant",

Université Laval,

Montréal.